

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L' Abeille.

9me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 17 JANVIER 1861.

No. 12.

SOUVENIR.

Enfant, j'aime le bruit et les folâtres jeux,
Signal de nos ébats, lorsque la cloche sonne,
Dans un groupe animé de compagnons joyeux,
A de bruyants plaisirs comme eux je m'aban-
Mais soudain, au milieu de nous, [donne;
Je crois te voir, ô Paul?... oui, je vois ton sourire.
Ton doux regard semble nous dire :
" Et moi naguère aussi je jouais parmi vous. "

J'aime ces folles causeries
Où se mêlent toutes nos voix,
Ou chacun parle, rit et plaisante à la fois,
Perpétuel foyer d'aimables railleries,
Et je rappelle alors les propos pleins de sens,
Qui dans ces entretiens savaient trouver leur place.
Et de tes lèvres avec grâce
S'échappaient en traits innocents.

J'aime nos luttes littéraires,
Où, pour ravir le prix des classiques travaux,
Sans cesser d'être unis entr'eux comme des frères,
Entr'eux avec ardeur combattent vingt rivaux,
Oh ! c'est alors que se présente
Avec éclat ton souvenir,
Enfant dont la gloire naissante
Présageait un bel avenir.

Mais quand l'heure de la prière
Nous réunit en chœur aux pieds de l'Éternel,
Je te trouve encore auprès du sanctuaire,
Où ta mémoire vit à l'ombre de l'autel.
C'est toi qui préparais de tes mains innocentes,
Pour l'autel de ton Dieu, les mystiques présents ;
Toi qui faisais monter des urnes odorantes,
Symbole de nos vœux, les vapeurs de l'encens.

Il ne t'est point ravi ce pieux ministère
Dont tu fus si jaloux dès tes plus jeunes ans ;
Pour le servir au ciel Dieu t'enlève à la terre,
Et les Anges l'ouvrent leurs rangs.
Nous, grandis sous le même ombrage,
Nous respirons du moins, alors que tu n'es plus,
Cette suave odeur que laissa ton passage,
Le souvenir de tes vertus.

Ainsi, quand sous la faux tombe l'herbe fleurie,
Qu'emporte sur les chars la troupe des fauneurs,
Longtemps encor dans la prairie
S'exhale un doux parfum de fleurs.

M. Louis De Gouttes, de Paleville.

CHARLES-AUGUSTE - LEOPOLD
PARDRIAU.

III.

(Suite et fin.)

Le 13, de nouveaux symptômes se ma-
nifestèrent, plus alarmants encore que ceux
qu'on avait pu remarquer jusque-là. Le ma-
lade n'avait plus aucune force ; une aphte
épaisse commença à revêtir les genéives et
l'intérieur du palais, qu'il mit tout en feu ;
ce fut pour la pauvre petite victime le si-

gnal de souffrances inexprimables. Bientôt
l'inflammation s'introduisit dans la gorge
et rendit la respiration haletante. A cha-
que instant, Léopold était suffoqué, et une
effroyable oppression soulevait péniblement
sa poitrine. Au milieu de ces angoisses,
les yeux de l'enfant étaient toujours cal-
mes et limpides, perçants d'intelligence
et sublimes de résignation. Il n'ouvrit
pas une seule fois la bouche pour se plain-
dre ; mais il portait tour à tour ses regards
sur son père, sur sa mère, sur tous les
visages amis qui l'entouraient, et cette
vue semblait le soutenir jusqu'au moment
où il expira : à peine cessa-t-il un instant
de conserver sa pleine connaissance seu-
lement interrompue par quelques crises
qui venaient, de temps en temps, précipi-
ter le cours de la mystérieuse maladie.

Enfin, le 18 au matin, comme il avait
passé une nuit mauvaise, une quinte vi-
olente de toux l'assaillit, assez semblable
d'ailleurs à celles-là mêmes auxquelles
il était sujet depuis quelques temps. Le
petit malade sembla étouffer et fit à plu-
sieurs reprises de vaines tentatives pour
rejeter quelque chose qui embarrassait sa
gorge. Son père était près de lui qui l'en-
courageait, et sur sa parole il fit un su-
prême effort. Ce fut son dernier soupir :
épuisé, il retomba sur lui-même ; un flot de
sang sortit de sa bouche, et il reposa douce-
ment sa tête sur l'oreiller. Les dernières
illusions de l'espérance étaient détruites.
La mort, imminente depuis plusieurs jours,
était venue inopinément sans se faire
précéder d'une agouie qui eût été trop
déchirante.

On apprit le jour même au petit sémi-
naire la triste nouvelle. Elle était, hélas !
trop attendue ; mais néanmoins elle pro-
duisit, en se répandant parmi les élèves,
une impression profonde. Pendant tout le
temps qu'avait duré sa maladie, Léopold
avait été l'objet continuel des entretiens
et des prières de ses condisciples. Tous le
connaissaient, et l'aimaient, et lorsqu'on
apprit qu'il n'était plus, il n'y eut pas
cœur qui ne se serrât au souvenir de cet
enfant naguère si plein de vie et d'espé-
rance, et dont il ne resterait plus désor-
mais que la mémoire dans cette maison
dont il avait été l'honneur, dans ces lieux

autrefois remplis de son nom et où la
trace de ses pas était à peine effacée.

Le lendemain, plusieurs de ses maîtres,
conduisant une nombreuse députation
d'élèves formée par sa classe, l'académie
et la congrégation de la sainte Vierge,
dont il faisait partie, allèrent à Vennecey
satisfaire aux devoirs de leur douleur et
donner à Léopold le dernier témoignage
de leur affection, en assistant à son cou-
voi. Je me souviendrai toujours, pour
ma part, des émotions de cette triste ma-
tinée. C'était au commencement du
printemps. De toutes parts, la campagne
humide encore de rosée s'éveillait, bru-
yante et pleine de joie, illuminée par les
premiers rayons du soleil. Je vois encore
le petit cercueil tristement balancé entre
deux haies fleuries au milieu des sourires
de la nature, tandis que la cloche de l'é-
glise mêlait les pleurs de son glas funé-
bre aux mille murmures qui s'élevaient
des prés et des bois. On eût dit un deuil
public dans le village. Chaque maison,
sur le passage du lugubre cortège, en-
voyait quelqu'un de ses membres pour le
grossir. Les élèves du petit séminaire et
ses anciens camarades d'école s'étaient
disputé l'honneur de porter le corps de
Léopold à sa dernière demeure. Le cer-
cueil s'avancait donc couvert d'un drap
blanc, et porté par de jeunes bras. Il é-
tait suivi par les maîtres et les amis épla-
rés du pauvre enfant, par son père et sa
mère, qui marchaient abîmés dans leurs
sanglots, se soutenant à peine, et qu'on
n'avait pu empêcher d'assister à la cé-
rémonie ; enfin par une foule compacte
composée non seulement des habitants
du village, mais aussi de plusieurs proprié-
taires des environs, qui avait connu Lé-
opold dans son enfance et avait voulu
donner à sa famille cette preuve de leur
sympathie et de leur regret. Quel spectacle
qu'une vie de treize ans ainsi pleurée et
ne révèle-t-il pas de quel prix inestimable
sont en ce monde les jours d'un enfant, et
surtout d'un enfant chrétien ! Je n'oublierai
jamais l'aspect tout à la fois riant et som-
bre que présentait l'agreste cimetière, le
silence, les psaumes entrecoupés de lar-
mes, et les tombes fleuries disparaissant sous
la foulée agenouillée, la fosse entr'ouverte,

enfin, près du bord, l'enfant qui avait grandi à côté de Léopold s'approchant et jetant pour l'ensevelir avec sa dépouille mortelle, comme un dernier adieu et un touchant symbole, cette couronne de marguerites blanches que nous retrouverons un jour sur son front de sésaphin.

Quelques semaines après, un gracieux monument, le plus beau du cimetière, s'élevait sur la tombe avec cette inscription, simple, mais complète :

Ici repose le corps de
CHARLES-AUGUSTE-LEOPOLD PARDRIAU
Elève du petit séminaire d'Orléans,
décédé à Venecy, le 18 avril 1857,
à l'âge de 14 ans et 9 mois.

Fils unique, enlevé dans la fleur de l'âge et du talent le plus distingué, aux espérances de l'Eglise, à la tendresse de sa famille et à l'affection de ses maîtres et de ses amis.

Suivait un verset qui traduit et résume bien la vie, l'âme et l'intelligence de Léopold :

Puer eram ingeniosus et sortitus sum animam bonam.
Enfin elle était terminée par ces paroles précieuses, receuilles de ses lèvres et adressées à sa mère :

Ma mère, quand je serai là-haut, je ne vous quitterai pas ; je serai avec vous toujours et partout .

Ces paroles, chers amis, vous les avez comprises ; elles s'adressent aussi à vous comme à moi, qui ne veux pas être séparé de vous dans une consolation qui nous est commune comme notre douleur. Elles sont, à notre égard, le testament de Léopold : non, vous n'avez pas perdu ce cher enfant tout entier, c'est lui-même qui vous en assure ; souvent encore, compagnon invisible, il se mêle à vos jeux, il s'unit à vous dans vos études et dans vos prières, il est près de vous dans vos fêtes de l'esprit comme dans vos fêtes de l'âme, auxquelles son esprit et son âme prenaient autrefois une si grande part. Et puis n'avez-vous pas le parfum de sa vie qui embaume encore les lieux où il a passé à côté de vous, la trace de ses pas sur ce sol que vous avez foulé ensemble, le souvenir de sa piété, de son innocence et de toutes ses aimables vertus. Plaise à Dieu que cette notice contribue à en perpétuer la mémoire à travers toutes les générations qui se succéderont dans cette maison ! Ce n'est pas, hélas ! le premier ange que le petit séminaire d'Orléans dépêchait vers le ciel. Plus d'une fois, depuis douze ans, des âmes choisies sont montées vers Dieu, de cette terre bénie que vous habitez et qui a donné jadis tant de saints à l'Eglise et à la France. Tandis que beaucoup d'hommes et de jeunes gens sont déjà venus chercher à la Chapelle la force, la lumière et l'honneur de leur vie, d'autres, par un dessein secret de la providence, sont venus s'y préparer à mourir, avant le temps, d'une mort pré-

destinée. Sans doute, mes chers amis, ils se souviennent de nous et ils suivent toujours, même après leur dispersion, ceux qui leur ont été unis par les liens si doux des premières affections du cœur. Ah ! ne les oublions pas non plus ; gardons-leur une place inviolable et sacrée parmi des souvenirs de la jeunesse qui ne s'effacent jamais. Elevons quelquefois notre pensée vers eux dans nos prières. Ainsi notre fraternité ne se prescrira point. Ils seront toujours de notre famille, et un jour, espérons-le, comme au début de notre vie terrestre, nous mériterons de les retrouver au commencement de nos années éternelles, qui nous rassembleront tous ensemble loin des coups de la mort et des déchirements de la séparation .

P. D.

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 17 JANVIER 1861.

Le monde se croit aujourd'hui bien méchant, et ici comme ailleurs son jugement est erroné. Que les moralistes jettent des hauts cris ; qu'ils tonnent contre le scandale du crime, l'*Abeille* n'en demeurera pas moins dans sa conviction première, et se croira même par le fait plus obligée de les désabuser tous. Pour cela il ne lui sera aucunement nécessaire de s'engager dans de longues dissertations ; les moyens les plus surs sont toujours les plus simples : le développement d'un seul fait fournira à sa thèse de s preuves surabondantes.

Lisez un journal quelconque, — nous exceptons l'*Abeille* par motif de modestie ; — à coup sûr rien au monde n'est plus propre à donner une bonne idée, et en même temps une meilleure opinion de l'état de notre siècle. Cependant, objectez - vous, les adversaires parcourent les journaux comme vous.

Oui ; mais il y a deux manières de lire un journal, comme il y a aussi deux manières de manger un fruit. On dévore les éditoriaux, les correspondances, les nouvelles, les faits divers ; c'est l'épiderme du journal ; quand aux annonces ou les regarde à peine, et c'est pourtant là proprement le mésocarpe ; est-il donc étonnant qu'on ne retire aucun profit de cette lecture lorsqu'on rejette la seule partie délicieuse et agréable au goût ?

Eh bien ! qu'on lise ces annonces qu'on en fasse une étude tant soit peu approfondie, et l'on découvrira une mine inépuisable de philanthropie et d'amour fraternel qui s'étend sans distinction à toutes

les ramifications de la société. On a peine à se faire une idée du désintéressement qui se montre dans tous les rangs ; bien plus, l'oubli total des règles de grammaire, de syntaxe ou autres que ces annonces décèlent, sont une preuve éclatante du zèle qui sait négliger tous les accessoires pour aller plus directement au but.

Voyez ce marchand ! Un public nombreux lui a accordé son patronage bienveillant, et il n'y a pas de langage qui puisse exprimer ce qu'il sent ; il lui faut pourtant retourner la faveur ; sa reconnaissance lui en suggérera le moyen, et dorénavant les effets seront vendus à cinq per cent audessous du prix coutant.

Ici, une machine est en vente et quoiqu'à un certain prix, le propriétaire ne saurait concevoir l'espérance la plus éloignée de faire du profit ; cependant pour un temps il ne rehaussera pas le prix, et cela dans l'intérêt du public qu'il engage amicalement à profiter d'une si belle occasion.

Où s'intéresse à votre personne comme à votre bourse. Le dentiste vous posera une dent sans douleur, et vous extraira une seconde qui vous en cause : la pomade divine fera croître vos cheveux ; la lotion fera tomber l'excès que la pomade pourrait y avoir mis, ou remédiera à l'obésité ou au défaut contraire à volonté ; en un mot, on corrigera la nature part out, et de manière à plaire aux plus difficiles.

Mais venons en à la médecine. C'est ici que se trouve la quintessence même de la philanthropie. Voyez combien d'hommes généreux ont consacré toute leur vie à la recherche des remèdes propres à fortifier le corps ; aussi grâce au nombre et à la variété des médecines qu'ils ont découvertes, on a la consolation de savoir que la mort ne peut-être dorénavant que l'effet d'une obstination incompréhensible de la part du patient.

En effet, je vous défie de me nommer une seule maladie quelque baroque qu'elle soit, pour laquelle je ne puisse nommer vingt antidotes plus baroques encore ; de plus, pas n'est besoin que vous soyez embarrassé du choix, car chacune est le seul remède sûr et infailible.

Humbug ! s'est écrié quelqu'un dernièrement en parlant de ces découvertes scientifiques.

Incrédulité ! dirai-je à mon tour ; car on peut être surpris, on peut même douter, en premier lieu, des effets merveilleux produits par les *salsepareilles*, les *elixir &c* ; mais il faudrait être digne émule de St. Thomas pour refuser créance aux millions de certificats portant quelquefois les signatures de nobles russes, de princes hongrois, voire même de l'Empereur de la Chine !

Quelque beau que notre siècle ait pu paraître, il faut bien remarquer que nous ne l'avons considéré encore qu'à un seul point de vue: il faudrait nommer cent autres inventions pour donner un aperçu même incomplet, pour ainsi dire, de ses mouvements. Mais quand nous reviendrons plus tard sur ce qui se passe autour de nous et que nous verrons, ici un roi rendre la liberté à un peuple, sans trop s'occuper des lois accessoires de l'équité, et lui infiltrer, pour emprunter le langage de notre Nouvelliste, le bonheur à coup de fusil; là, un autre abandonner son souverain spirituel aux fureurs des sociétés secrètes, animé du désir bien sincère de calmer la guerre civile; plus loin des sociétés bibliques distribuant à flots aux infidèles des bibles et des pamphlets, quoique cette charité n'ait d'autre effet que de fournir à une nation entière des semelles de souliers; alors sans doute, au lieu de croire que nous progressons en iniquité, l'on reconnaîtra sans peine que nous touchons presque à l'âge d'or.

Nous remercions bien cordialement notre correspondant de Ste Thérèse, et nous pouvons l'assurer que le motif seul que les séances de la société St Stanislas nous procurent des contributions littéraires, serait assez puissant pour nous intéresser vivement en faveur de cette Société.

NOUVELLES LOCALES.

Mgr. Horan et MM. Méthot sont arrivés à Rome le 12 Décembre. Le 16, Monseigneur a été conduit à l'audience du Saint-Père par Mgr. Bedini; MM. Méthot l'y accompagnaient.

Trois incendies ont eu lieu dans cette ville la semaine dernière, de jeudi à samedi.

Une femme de Charlesbourg, qui avait quitté sa maison lundi dernier, pour quelques instants, l'a trouvée en feu à son retour, de manière qu'il lui a été impossible d'en retirer ses trois jeunes enfants qu'elle y avait laissés.

Il y a, dit-on, un pont de glace vis-à-vis Montréal.

La malle apportée par le dernier steamer canadien renfermait 20,000 lettres dont 16,000 pour les Etats-Unis.

Le 7 janvier, le village de la Providence a été ébranlé par un tremblement de terre. On y a éprouvé quatre fortes secousses.

A l'Eglise Catholique de Montréal, il y a eu 3026 baptêmes, 2581 décès et 584 mariages.

Voici la liste des baptêmes, des enterrements et des mariages qui ont eu lieu à Québec parmi la population catholique en 1860:

Paroisse de N. D.	Baptême.	Enterrement.	Mariage.
de Québec	600	352	98
St. Patrice....	449	282	79
St. Jean.....	361	258	41
St. Roch.....	1072	638	156
Total.	2482	1630	374

DÉCÈS.

Le 11 du courant, à l'âge de 58 ans, dame Angélique Morin, veuve de F. X. Ledroit et tante d'un de nos confrères externes.

Le 9 du courant, à St. Henri de Lauzon, à l'âge de 25 ans, M. Jean Carrier, fils aîné de Jean Baptiste Carrier Ecr. Il était frère d'un de nos confrères.

PREMIERS.

SECONDE.

F. Audet, en amplification latine.

TROISIÈME.

L. Langis, } en leçons,
A. Godbout, }

SIXIÈME.

E. Labrecque, en histoire,
N. Pâquet, en thème latin.

SEPTIÈME.

F. Tanguay, en explications.

C. Darveau, en exercices français.

HUITIÈME.

O. Brunet, en exercices français.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

S'il faut en croire une correspondance, l'oukase proclamant l'abolition du servage en Russie, est signé pour paraître le 1er Janvier.

Le dernier numéro de l'Abeille, après nous avoir fait connaître l'affaire avantageuse que les alliés ont conclue avec la Chine, raconte que les prisonniers ont été rendus: cependant il faut remarquer que quelques uns d'entre eux étaient morts à la suite des mauvais traitements qu'ils avaient éprouvés. Les Anglais, pour s'en venger, ont brûlé et détruit de fond en comble le palais d'été de l'empereur et ont fait un immense butin. On dit qu'effrayé par les succès des alliés, l'empereur de Cochinchine a offert de conclure la paix.

Au Mexique, la cause de Miramou que l'on prétendait perdue n'est pas aussi désespérée qu'on pensait.

Les affaires des Etats-Unis, ou plutôt des Etats-Désunis, sont dans un mauvais état. La Caroline du Sud, la Floride l'Alabama et le Misissipi ont quitté la confédération. Le gouvernement fédéral a envoyé à Charleston un vaisseau qui a été reçu à coups de canon à l'entrée du port, et a dû renoncer au projet de débarquer les troupes militaires pour la protection de Washington.

D'après les dernières nouvelles, il paraît que le duc de Newcastle et Sir Edmund Head, travaillent à établir le plan de la confédération des provinces Britanniques de l'Amérique du Nord.

CORRESPONDANCE.

Collège de Ste. Thérèse, 11 jan. 1861.

M. le Rédacteur.

L'Abeille qui semble tant s'intéresser à la Société St. Louis de Gonzague voudrait-elle redire aussi quelque chose des faits et gestes de la Société St. Stanislas, établie chez nos confrères de la Petite Salle?

Les membres de cette Société nous ont donné une séance le jour des Rois. Messieurs les Petits s'étaient surpassés pour décorer leur salle. Au fond s'élevait un brillant théâtre. On y voyait entr'autres choses deux élégantes inscriptions, dont l'une portait le nom de la Société, l'autre sa devise: S'instruire en s'amusant. Le président de la Société, M. A. Auclair ouvrit la séance par un petit discours, où il réclama l'indulgence pour les jeunes plantes qui osaient pour la première fois se produire au soleil. Puis deux fables: "Le Gland et la Citrouille," et "les tristes aventures d'un petit Ecu-reuil perdu par un mauvais conseil," furent déclamées.

L'histoire d'un moine aux prises avec son génie pour vaincre le sommeil nous divertit beaucoup, ainsi que: "Une leçon de lecture anglaise," duo chanté avec un aplomb admirable par G. Rochon et A. Duval. Mais ce qui nous amusa le plus fut la comédie de l'Avocat Patelin, jouée par MM. Auclair, Demers, Bastien, Du-fault, Tancède Leclerc et Guérin. Ce rusé coquin d'avocat qui a force de tous parvient à escroquer de quoi se faire un habit; ce naïf Mr. Guillaume que ses moutons et son drap troublent d'une manière si comique, ce bon Agnelet, qui fait aux moutons la grâce de les saigner, quand ils ont envie de mourir, tous les personnages nous firent crêver de rire.

Mais j'allais oublier la musique... Quel malheur c'est de n'être pas musicien! Deux pianistes en herbe, A. Duval et R. Danis exécutèrent plusieurs airs pendant la séance, sous la direction de Mr. Chatillon. Les membres de la société nous chantèrent une cantate composée, musique et poésie, exprès pour eux. A la fin de la séance, ils nous donnèrent un bon soir poétique et musical:

Bonne nuit! Au revoir.
Amis par un gai bonsoir
Séparons-nous: car c'est l'heure
Où du seuil de sa demeure
On dit à l'hôte du soir:
Bonne nuit! Au revoir!

LETTRE DU R. P. BIARD

Ecritte au R. P. Christophe Baltazar, Provincial de la Province de France, du Port-Royal en la Nouvelle-France.

10 juin 1611. (1).

[D'après une copie non autographe conservée aux archives du Gesù à Rome.]

Mon Reverend Pere.

Paz Christi.

Enfin, par la grace et faveur de Dieu, nous voici arrivez à Port-Royal, lieu tant désiré, et après avoir paty et surmonté, par l'espace de sept mois, force contradictions et traverses que nous susciterent à Dieppe quelques vns de la pretendue religion, et sur mer les fatigues, orages et tourmentes de l'hyver, des vents et des tempestes. Par la misericorde de Dieu et par les prieres de Vostre Reverence et de nos bons Peres et Freres, nous voicy au bout de nostre course, et au lieu tant souhaité. Voicy aussi la premiere commodité qui se presente pour escrire à Vostre Réverence, et lui faire çavoir de nos nouvelles, et de l'estat auquel nous nous retrouvons. Je suis marry que le peu de temps de nostre arrivée en ce pays ne me permette d'en discourir et comme je désirerois plus amplement, et de l'estat de cette pauvre nation; neantmoins je m'efforceray de vous descrire non seulement ce qui s'est passé en nostre voyage, mais aussy tout ce qu'avons peu apprendre de ce peuple depuis que nous y sommes, selon que je pense tous nos bons seigneurs et amis avec Vostre Reverence l'attendre et le desirer.

Et, pour commencer par le préparatif de nostre voyage, vostre Reverence aura sceu l'effort que firent deux marchands de Diéppe de la religion pretendue, qui avoient charge de fretter le navire, pour empescher que n'y fussions reçus. Il y avoitjà quelques années que ceux qui avoient commencé et continué le voyage

de Canada avoient désiré quelques vns de nostre Compagnie pour s'employer à la conversion de ce peuple là; et le feu Roy d'heureuse memoire Henry le Grand avoit assigné cinq cents escus pour le voyage, des premiers qui y seroient envoyés, quand le R. P. Enmond Masse et moy, députés pour ce voyage, après avoir salué la Reyne Regente, entendre de sa propre bouche le saint zele qu'elle avoit de la conversion de ces peuples barbares, reçu les susdicts cinq cents escus pour nostre viatique, aydés aussi de la pieuse liberalité de Mesdames les Marquises de Guergeville (2), Verneuil et de Sourdis, partis de Paris, arrivâmes à Dieppe au jour que nous avait assigné Monsieur de Biancourt, fils de Monsieur de Potrincoirt, pour nous y prendre, çavoir le 27 d'Octobre 1610.

Les deux susdicts marchands, aussitost qu'ils ouïrent que deux Iesuites devoient aller au Canada, s'adresserent à Monsieur de Biancourt, (3) et luy denoncèrent que si lesdicts Iesuites entroient au navire, ils n'y vouloient rien avoir. Ou leur respondit que la venuë des Iesuites ne leur nuïroit en rien; que, Dieu mercy et la Reyne, ils avoient moyen de payer leur pension sans grever aucunement leur fret. Ils persistent toutesfois en leur negative; et quoy que Monsieur de Sicoine, gouverneur de la ville, fort zelé catholique, s'en entremeslast de bonne affection, si ne pût-il rien obtenir d'eux. A cette cause, Monsieur (4) Robbin, le fils, autrement de Coloigne, associé avec Monsieur de Biancourt pour le voyage, se delibera d'aller en Cour, et declarer à la Reyne cet accrochement; ce qu'il fit. La Reyne sur cela donna lettres adressantes à Monsieur de Sicoigne, à ce qu'il eust à declarer la volonté du Roy à present regnant, être telle, et avoir pareillement esté telle celle du feu Roy d'éternelle memoire, que lesdicts Iesuites allent en Canada; et par ainsy entendissent les contrariants sur ce fait, qu'ils se trouveroient en opposition contre le bon plaisir de leur prince. Les lettres estoient fort affectueuses; et plût à Monsieur de Sicoigne de mener à soy tout le consistoire, et leur en faire lecture. Si est-ce que pour tout cela les marchands susmentionnés ne voulurent en rien demordre; seulement fut accordé que, laissant à part la question des Iesuites, on chargerait promptement le vaisseau, de peur que cet embarras et dispute n'apportast du retardement au secours qui promptement

devoit estre donné à Monsieur de Potrincoirt.

Lors je pensois bien quasi toutes nos attentes estre mises au rouët, et ne çavois quelle clef nous en pourroit assez desgager. Mais Monsieur de Coloigne ne desespera point; ains, se montrant de sa grace toujours plus ardent à poursuivre pour nous, fit entendre en Cour, par un second voyage qu'il fit, y avoir bien moyeu de debouter les susdits marchands, çavoir est, en leur payant leur marchandise et ainsy les dédommageant. Madame de la Guergeville, dame de grande vertu, reconnaissant cet expédient, e jugeant estre convenable à la piété de la cour que pour si peu un œuvre de Dieu fust arresté, et Satan en eust ainsy le des sus, se delibera de faire un queste pour mettre ensemble la somme de deniers requise, et le fit avec telle diligence et si heureusement, par la pieuse liberalité de plusieurs des Seigneurs et Dames de la Cour, qu'elle assembla bientost quatre mil livres, et les envoya à Dieppe. Ainsy lesdits marchands furent exclus de tout droict qu'ils eussent pû avoir sur le vaisseau, sans rien perdre, et nous y fumes introduits.

Cet affaire et plusieurs autres qui survinrent dans l'apres de notre voyage, firent cause que ne pûmes partir de Dieppe avant le 26 janvier 1611. Monsieur de Biancourt, jeune seigneur fort accomply et expert en la maryne, estoit nostre conducteur, et chef du vaisseau. Nous estions 36 personnes dans un navire appellé la Grace de Dieu, d'environ soixante tonneaux. Nous n'eumes que deux jours de bon vent; au troisieme, nous nous visnies subitement, par un vent et marée contraires, emportés jusques à cent ou deux cents pas des esquillons de l'isle d'Wyth (5) en Angleterre, et bien nous en print que nous y reconstrasmes bon ancrage; sans cela resolvment c'estoit fait de nous.

(6) Wight.

(A continuer.)

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abeille.

AGENTS.

- A Saint-Thérèse . . . M. A. Thérien.
- A Notre Dame de Levy . . . M. E. Clément.
- A la Petite-Salle . . . M. L. Langia.

Charles Estienne . . . M. M. } P. Doherty
Chr. Bailargeau

GEORGES ROY, Gérant

(1) On aura droit d'être surpris que nous ayons dit au numéro 4 de ce volume, note 4, que les Pères Iesuites étoient arrivés le 22 de juin, quand le Père Biard écrit de Port-Royal à la date du 10 du même mois. C'est qu'en effet la Relation imprimée du même Père porte le 22 juin; et nous avions de confiance pris cette date dans la Relation afin de compléter le récit par des détails que le Père lui-même devoit pas désavouer. Mais nous sommes ici forcé de convenir que nous n'y avons pas regardé d'assez près, et nous prions le lecteur de l'Abeille de corriger lui-même la double erreur que cette note renferme. La première, dont le prote peut prendre sa part, c'est que les Pères ne partirent point le 6 de janvier, mais le 26; la seconde, c'est qu'ils n'arrivèrent pas non plus le 22 de juin, mais bien le 22 de mai, et voici pourquoi. La date de cette lettre, qui est écrite tout au long, ne permet pas de douter qu'il y ait eu erreur de chiffre, si toutefois la copie est fidèle, comme nous n'avons aucune raison d'en douter: donc au moins ils étoient arrivés avant le 10 de juin. Le jour de leur arrivée étoit le jour de la Pentecôte, comme le marque le Père en plusieurs endroits; et la Pentecôte ne tombe jamais le 22 de juin, et de plus en cette année 1611, elle tombait le 22 de mai. Le Père dit dans la lettre que nous commençons à publier aujourd'hui, que leur voyage avait duré quatre mois; or le 22 de mai, il y avait tout près de quatre mois qu'ils étoient partis. Au reste plusieurs autres détails de cette lettre-cien particulier, prouvent surabondamment la même chose. Tout cela montre que, pour écrire l'histoire avec exactitude, il ne faut point suivre trop aveuglément même les auteurs originaux.

(2) Guercheville.

(3) Charles de Biancourt, écuyer, Sieur de Saint-Just et fils de M. de Potrincoirt. Il étoit alors âgé de dix-neuf ou vingt ans. (Les carbot et Champlain)

(4) Thomas Robbin, écuyer, sieur de Galgou, demeurant en la ville de Paris. (Léscarbot.)